

LA REVUE MUSICALE

NEUVIÈME ANNÉE

1^{er} MARS

NUMÉRO 5

MÉMOIRES D'ISADORA DUNCAN *

Amour, Musique et Danse

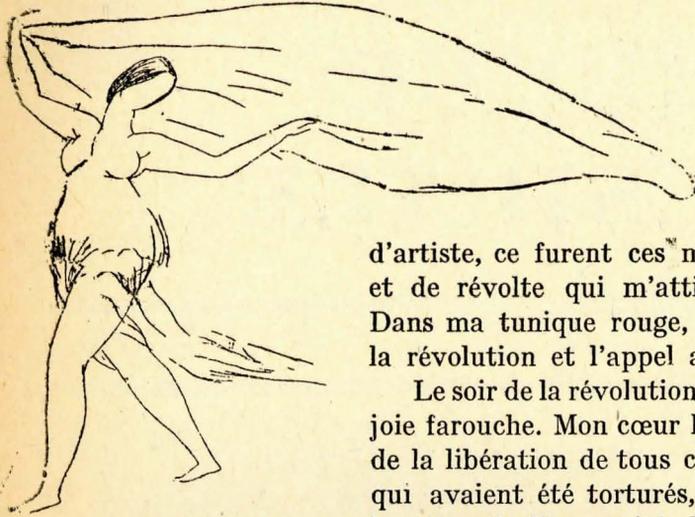


N 1917, je fis une autre tournée en Amérique. A cette époque, je croyais, comme beaucoup d'autres, que de la victoire des Alliés dépendait de l'espérance de la liberté, de la régénération et de la civilisation du monde entier, aussi à la fin de chaque représentation dansais-je la *Marseillaise* que toute la salle suivait debout. Cela ne m'empêchait pas de donner mes concerts de musique de Richard

Wagner, et je crois que tous les gens intelligents reconnaîtront que le boycottage des artistes allemands pendant la guerre fut une chose injuste et stupide.

Le jour où fut annoncée la révolution russe, tous ceux qui aiment la liberté furent remplis d'une joyeuse espérance, et le soir je dansai la *Marseillaise* avec le véritable esprit révolutionnaire dans lequel elle fut composée, puis je la fis suivre de mon interprétation de la *Marche Slave* qui contient l'*Hymne au Tsar*, et j'exprimai l'humiliation des serfs conduits à coups de fouet.

* Fragments d'un ouvrage à paraître aux Éditions de la N. R. F. sous le titre : ISADORA DUNCAN : *Ma Vie*, traduit de l'anglais par Jean Allary.



Cette antithèse, cette action contraire à la musique provoqua un orage parmi les auditeurs.

Il est étrange que dans toute ma carrière d'artiste, ce furent ces mouvements de désespoir et de révolte qui m'attirèrent le plus souvent. Dans ma tunique rouge, j'ai constamment dansé la révolution et l'appel aux armes des opprimés.

Le soir de la révolution russe, je dansai avec une joie farouche. Mon cœur bondissait en moi à l'idée de la libération de tous ceux qui avaient souffert, qui avaient été torturés, qui étaient morts pour la cause de l'humanité. Il n'est pas étonnant que

L..., qui assistait chaque soir dans sa loge à mes représentations, en conçût à la fois quelque inquiétude, et qu'il se demandât si cette école de grâce et de beauté dont il était le soutien ne pourrait pas devenir un véritable danger qui le conduirait, lui et ses millions, à l'anéantissement. Mais l'impulsion de mon art était trop forte ; je ne pouvais l'arrêter même pour plaire à celui que j'aimais.

Au cours de cette tournée, je me retrouvai près de ma ville natale, et un jour nous arrivâmes à Oakland. Juste avant mon arrivée, j'avais appris par les journaux la nouvelle de la mort de Rodin. La pensée que je ne reverrais plus mon ami me fit verser tant de larmes qu'en apercevant les reporters qui m'attendaient sur le quai pour m'interviewer, pour éviter qu'ils ne vissent mes yeux gonflés, je me couvris le visage d'un voile de dentelle noire, ce qui fit écrire le lendemain aux journalistes que j'avais affecté un air mystérieux.

Il y avait dix-neuf ans que j'avais quitté San Francisco pour ma grande aventure, et vous pouvez deviner mon émotion en retrouvant ma ville natale où tout avait été complètement transformé par le tremblement de terre, tout y était tellement différent que je pouvais à peine me reconnaître.

Quoique l'auditoire select et riche du Columbia Theatre fût des plus sympathiques et des plus avertis, ainsi que les critiques, je n'étais pas satisfaite ; je voulais danser pour le peuple sur une vaste scène. Mais quand je demandai le Théâtre Grec à cette intention, il me fut refusé. Pour quelle

raison? Y eut-il quelque maladresse de mon impresario, quelque mauvaise volonté que je ne pouvais comprendre? Je ne l'ai jamais su.

A San Francisco, je retrouvai ma mère que je n'avais pas vue depuis des années, car, par une inexplicable nostalgie, elle ne voulait pas vivre en Europe. Elle me parut très âgée, très usée et un jour, lorsque nous déjeunions à Cliff House, en nous voyant dans une glace, je ne pus m'empêcher de comparer mon triste visage et les yeux hagards de ma mère aux deux âmes ardentes, partant pleines d'espérances, près de vingt ans auparavant, à la recherche de la gloire et de la fortune. Nous avions trouvé l'une et l'autre. — Pourquoi le résultat était-il si tragique? Probablement parce que c'est la conclusion naturelle de la vie sur ce globe imparfait où les conditions les plus élémentaires sont hostiles à l'homme. J'ai rencontré dans ma vie beaucoup de grands artistes, de gens intelligents, arrivés, mais aucun qui puisse être appelé heureux, bien que certains essayassent de le faire croire. Derrière le masque, avec quelque clairvoyance, on devinait le même malaise, la même souffrance. Peut-être dans ce monde ce qu'on appelle le bonheur n'existe pas. Il n'y a que des moments heureux.

J'en eus de véritables à San Francisco quand je rencontrai l'âme-sœur en musique, le pianiste Harold Bauer. A mon grand étonnement, et à ma grande joie, il me dit que j'étais plus encore une musicienne qu'une danseuse, et que mon art lui avait fait comprendre le sens de passages énigmatiques de Bach, de Chopin et de Beethoven. Pendant quelques semaines inoubliables, nous connûmes la joie d'une merveilleuse collaboration artistique, car s'il m'assurait que je lui avait ouvert certains secrets de son art, qu'il me révélait des interprétations du mien, auxquelles je n'avais jamais rêvé.

Harold avait mené une vie subtile, toute cérébrale au-dessus de la foule. Contrairement à beaucoup de musiciens, il ne se limitait pas à la seule musique, il savait goûter tous les arts, il avait une vaste connaissance de la poésie et de la philosophie la plus profonde. Quand deux passionnés du même idéal élevé de l'art se rencontrent, une certaine ivresse s'empare d'eux. Pendant des jours nous vécûmes dans cet état d'ivresse. Chacune de nos fibres frissonnait d'espérance, et quand l'un de nos espoirs se réalisait, nos regards se croisaient et notre joie atteignait un tel délire que nous en poussions des cris, de véritables cris de douleur !



— Avez-vous senti de telle façon cette phrase de Chopin? — Oui, c'est bien cela, mais avec quelque chose de plus. Je vais interpréter le mouvement de ce passage. — Ah! quelle réalisation! Maintenant, je vais jouer pour vous. Ah! quelle joie! quelle joie divine!

Telles étaient nos conversations, qui descendaient à chaque instant plus profondément dans l'intelligence de cette musique que tous deux nous adorions.

Nous donnâmes ensemble une représentation au Columbia Theatre de San Francisco et je la considère comme un des plus heureux événements de ma carrière. Ma rencontre avec Harold Bauer me plaça une fois de plus dans cette incomparable atmosphère de lumière et de joie qui ne peut venir que d'une association avec de telles âmes rayonnantes. J'avais espéré que cela pourrait continuer, et que nous découvririons ensemble tout un nouveau domaine d'expression musicale. Mais hélas! j'avais compté sans la censure du monde et la méfiance d'une épouse. Notre collaboration se termina par une séparation dramatique et forcée.

Pendant mon séjour à San Francisco, je m'étais liée d'amitié avec Redfern Mason, éminent écrivain et critique musical. Après l'un des concerts de Bauer, alors que nous étions tous réunis pour souper, il me demanda ce qu'il pourrait dire à San Francisco pour m'être agréable, en réponse je lui fis promettre qu'il m'accorderait ce que je demanderais, quoi que cela pût coûter.

Il promit, et prenant un crayon, j'écrivis un long éloge du concert de Bauer, prenant comme texte : « Quand ses doigts effleurent les touches d'ivoire. »

Redfern fut terriblement embarrassé, mais il était beau joueur, et quand l'article parut le lendemain sous son nom, tous ses collègues le taquinèrent sans merci sur sa soudaine passion pour Bauer. Mon aimable ami supporta stoïquement ces taquineries, et quand Bauer quitta San Francisco, il fut mon meilleur camarade et mon meilleur soutien.

En dépit de l'enthousiasme des auditoires selects qui remplissaient le Columbia, j'étais découragée de voir que ma ville natale ne répondait pas à l'appel que je lui avais adressé en faveur de mon école future. Mes imitatrices y étaient installées, en foule, et déjà plusieurs écoles copiées sur la mienne existaient, qui semblaient satisfaire entièrement mes concitoyens; ils semblaient craindre que le caractère plus fruste n'amenât quelque désastre. Mes imitatrices ne vendaient plus que de l'eau tiède, de l'eau sucrée. Elles avaient pris de mon travail ce qu'elles se plaisaient à appeler

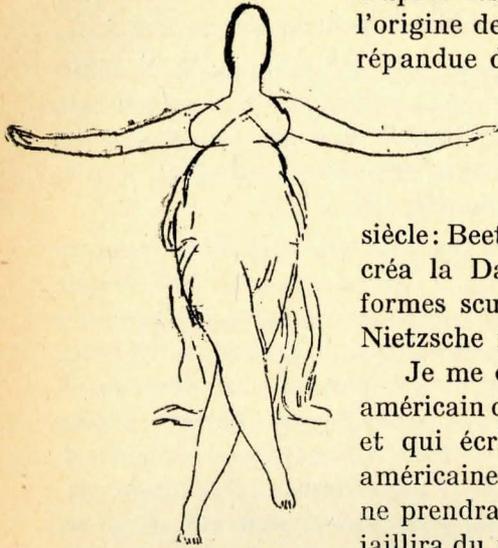
« l'harmonie et la beauté » mais elles avaient laissé de côté tout ce qu'il y avait de sévère, elles avaient omis en réalité le principe et le sens.

Dans un moment de prophétique amour pour l'Amérique, Walt Whitman dit : « J'entends chanter l'Amérique », et j'imagine l'hymne puissant que Walt entendait, venant des vagues du Pacifique, passant au-dessus des plaines, les voix s'élevant du chœur immense des enfants, des jeunes gens, des hommes et des femmes, et chantant la démocratie.

Quand je lus ce poème de Whitman, j'eus aussi une vision : la vision de l'Amérique dansant une danse qui serait l'expression digne du chant qu'entendit Whitman. Le rythme en serait puissant, comme les Montagnes Rocheuses, il en aurait les courbes et les mouvements. Il n'aurait rien de comparable au sautilllement sensuel du jazz ; il serait comme la vibration de l'âme américaine aspirant vers les hauteurs, luttant pour s'élever vers une vie harmonieuse. Cette danse que j'entrevois n'aurait aucune trace de fox-trot ou de charleston ; ce serait comme le bondissement de l'enfant vers les sommets, vers l'avenir, vers une vision grandiose et nouvelle de la vie, qui serait l'expression même de l'Amérique.

J'ai souvent souri, mais d'un sourire ironique, quand j'entendais parler de ma danse « grecque », car j'en trouve moi-même l'origine dans les histoires que ma grand'mère irlandaise nous contait souvent. Elle nous disait comment elle avait traversé la plaine avec mon grand-père, en 49, dans un chariot fermé d'une bâche, elle avait seize ans, lui vingt et un ; comment son premier enfant naquit dans ce chariot pendant une célèbre bataille avec les Peaux-Rouges, et comment, quand les Indiens se furent enfuis, vaincus, mon grand-père mit sa tête à la porte de la voiture, ayant en main un fusil encore fumant, afin de saluer la venue de son nouveau-né.

Lorsqu'ils atteignirent San Francisco, mon grand-père bâtit une des premières maisons de bois ; et je me souviens avoir visité cette maison quand j'étais toute petite. Ma grand'mère, songeant à l'Irlande, avait l'habitude de chanter des chansons irlandaises et de danser des giges irlandaises. Mais j'imagine que ces giges irlandaises avaient emprunté un peu de l'âme héroïque des pionniers et de la bataille contre les Peaux-Rouges, sans doute, aussi, des gestes des Peaux-Rouges et un peu de l'esprit de ce *Yankee Doodle* que chantait mon grand-père le colonel Thomas Gray en revenant de la guerre civile. Il y avait de tout cela dans la gigue irlandaise de ma grand'mère ; elle me l'apprit ; j'y ajoutai mes aspirations personnelles de jeune Américaine, et finalement ma conception spirituelle de la vie



d'après les vers de Walt Whitman. Voici donc l'origine de cette prétendue danse grecque que j'ai répandue dans l'univers entier.

Telle fut l'origine, la racine, mais plus tard, une fois en Europe, j'eus trois grands maîtres, les trois grands précurseurs de la Danse dans notre siècle: Beethoven, Nietzsche et Wagner. Beethoven créa la Danse en rythmes puissants. Wagner en formes sculpturales, Nietzsche la créa en esprit. Nietzsche fut le premier philosophe de la danse.

Je me demande souvent où est le compositeur américain qui entendra chanter l'Amérique de Walt, et qui écrira la véritable musique de la « danse américaine », musique sans jazz, dont le rythme ne prendra pas naissance au-dessous la taille, mais jaillira du plexus solaire, cette demeure temporelle de l'âme, vers la bannière étoilée du ciel qui, par-dessus les Plaines, les Sierras Nevadas, les Montagnes Rocheuses, s'étend du Pacifique à l'Atlantique. Je t'en supplie, jeune compositeur de mon pays, crée la musique de la danse qui exprimera l'Amérique de Walt Whitman — l'Amérique d'Abraham Lincoln.

Il me semble monstrueux que l'on puisse croire que le rythme du jazz exprime l'Amérique. Le rythme du jazz exprime le sauvage de l'Afrique du Sud. La musique de l'Amérique serait entièrement différente. Elle est encore à écrire. Aucun compositeur n'a encore saisi ce rythme d'Amérique ; il est trop puissant pour les oreilles de la plupart des musiciens. Mais un jour, il débordera sur la terre entière, tombera comme une pluie des vastes espaces célestes, et l'Amérique sera exprimée en une sorte de musique titanique qui formera une harmonie de son chaos, et les jeunes gens et les jeunes filles aux longues jambes, à la santé joyeuse, danseront sur cette musique, non les convulsions hésitantes et simiesques du charleston, mais une envolée puissante, extraordinaire, qui montera plus haut que les Pyramides d'Égypte, plus haut que le Parthénon de Grèce, expression de la beauté et de la force telle qu'aucune civilisation n'en aura jamais connu de semblable. Et cette danse n'aura en elle rien de la vaine coquetterie du ballet, ou des sensuelles contorsions du nègre africain. Elle sera claire. Je vois la danse américaine, se tenant sur un pied au point le plus haut

des Montagnes Rocheuses, les deux mains étendues de l'Atlantique au Pacifique, sa belle tête tournée vers le ciel, le front étincelant d'une couronne faite de millions d'étoiles.

Comme il est grotesque qu'on ait encouragé en Amérique des écoles de prétendue culture physique, de gymnastique suédoise, la méthode Dalcroze, les ballets. Une véritable Américaine ne peut pas être une danseuse de ballet. Les jambes sont trop longues, le corps trop souple et l'esprit trop libre pour cette école de grâce affectée et de marche sur les orteils. Il est notoire que toutes les célèbres danseuses de ballet ont été des femmes petites aux membres courts ; une femme grande et fine ne dansera jamais le ballet. L'imagination la plus fantaisiste ne concevra jamais la Déesse de la Liberté exécutant ce ballet. Alors, pourquoi accepter cette école en Amérique?

Henry Ford a exprimé le souhait que tous les enfants de la Cité Ford sachent danser. Il n'approuve pas les danses modernes, mais recommande qu'ils apprennent à danser les pas autrefois à la mode : la valse, la mazurka, le menuet. Mais les vieilles danses comme la valse et la mazurka ne sont que l'expression d'une sentimentalité malade et romanesque que notre jeunesse a surmontée et le menuet n'est que l'image de la servilité onctueuse des courtisans du temps de Louis XIV et des jupes à paniers. Quels rapports ces mouvements ont-ils désormais avec la jeunesse indépendante d'Amérique? Est-ce que M. Ford ne sait pas que les gestes ont autant d'éloquence que les mots?

Pourquoi nos enfants devraient-ils plier le genou dans cette danse fastidieuse et servile, le menuet, ou tourner dans le labyrinthe de la fausse sentimentalité de la valse? Qu'ils avancent plutôt à longues enjambées, par sauts et par bonds, le front haut, les bras largement étendus, qu'ils traduisent en dansant le langage de nos pionniers, le courage de nos héros, la Justice, la Bonté, la Pureté de nos grands hommes d'État et tout l'amour, toute la tendresse de nos mères. Quand les petits Américains danseront ainsi, la danse fera d'eux des êtres magnifiques, dignes de porter le nom de la plus grande des démocraties.

Ce sera véritablement la danse de l'Amérique.

Quand je revins à New-York, Lohengrin donna une fête chez Shery en mon honneur. Elle commença par un dîner, se continua par des danses jusqu'à un dîner de choix. A cette occasion, il me fit cadeau d'un splendide collier de diamants. Je n'avais jamais désiré de bijoux, et n'en avais jamais porté, mais il fut enchanté que je lui permisse de poser ces diamants autour

de mon cou. Vers le matin, après que les flots de champagne eurent, sans arrêt, désaltéré les invités, et que mon propre cerveau fut devenu de moins en moins lucide sous l'influence des plaisirs et de l'ivresse, j'eus la malencontreuse idée de montrer le tango apache comme je l'avais vu danser à Buenos-Ayres, à un superbe jeune qui était là. Tout à coup, je sentis mes cheveux empoignés par une main de fer, ma tête et celle du jeune homme furent choquées l'une contre l'autre, puis je fus précipitée à l'autre bout de la pièce où je me heurtai contre le mur et tombai à terre, la figure ensanglantée. Je levai les yeux vers L... : il était dans une rage folle et hurlait des insultes au-dessus de ma tête blessée. Je fus si indignée de cette injustice que je me levai, et arrachant le collier de diamants de mon cou, je le lui lançai à la face. Les invités qui étaient restés, pendant cette scène, pétrifiés et consternés, glissaient maintenant dans toutes les directions, sur le parquet de la salle de bal, à la recherche des diamants.

Ce fut la seule circonstance de ma vie où je portai ce malheureux collier, car peu après cet incident, dans un autre accès de colère, L... disparut. Il me laissait avec une note d'hôtel formidable et toutes les dépenses de mon école sur les bras. Après l'avoir en vain appelé à mon secours, je portai le collier de diamants au Mont-de-Piété et ne le revis jamais.

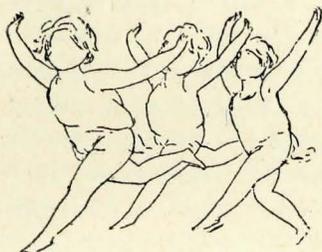
Je me retrouvai donc comme une épave à New-York, sans ressources, à la fin de la saison où aucune activité n'était plus possible. Heureusement, j'avais encore un manteau d'hermine et une merveilleuse émeraude que L... avait achetée à un fils de maharajah qui avait perdu tout son argent à Monte-Carlo. On racontait qu'elle venait de la tête d'une idole fameuse. Je vendis le manteau à une célèbre soprano, l'émeraude à une autre soprano également célèbre, et je louai une villa à Long Beach pour l'été afin d'y installer mes élèves en attendant l'automne où je pourrais sans doute recommencer à gagner de l'argent.

Avec mon imprévoyance habituelle, une fois que j'eus assez de fonds pour la villa, l'auto et les besoins journaliers, je me souciai peu de l'avenir. Comme j'étais pratiquement sans le sou, il aurait été, sans aucun doute, plus sage de transformer le produit de la vente des fourrures et des bijoux en actions et en obligations, mais cette pensée ne me vint même pas et nous passâmes tous un été assez agréable à Long Beach, recevant comme toujours beaucoup d'artistes.

Parmi les invités qui restèrent plusieurs semaines avec nous, était le génial violoniste Isaye, dont l'archet merveilleux enchantait matin et soir notre villa.

Nous n'avions pas de studio, mais nous dansions sur la plage, nous donnâmes une grande fête en l'honneur d'Isaye qui en fut ravi comme un enfant.

Mais, ainsi que c'était à prévoir, après les plaisirs de cet été, quand nous retournâmes à New-York, je me trouvai sans argent pour recommencer la saison. L'ennui et l'abandon de Lohengrin me contrariaient tellement que je décidai de partir pour l'Europe.



Il y a des jours où ma vie me semble une légende dorée parsemée de pierres précieuses, un champ printanier où chatoie une multitude de fleurs à peine écloses, un matin radieux dont les heures sont parées d'amour et de joie ; il y a des jours où je ne trouve pas de mots pour exprimer mon extase et ma joie de vivre ; des jours où mon école me semble un rayon de génie, où je crois que son succès, bien qu'impalpable, est immense, où mon art est une résurrection. Mais il y a des jours, au contraire, où, passant en revue mon existence, je ne suis remplie que d'un dégoût profond, d'une sensation de vide absolu. Le passé ne me semble qu'une série de catastrophes, l'avenir une calamité fatale, et mon école une hallucination enfantée par un cerveau de démente.

Où est la vérité d'une vie humaine ? Qui peut la découvrir ? Dieu lui-même serait embarrassé. Au milieu de cette angoisse et de ce bonheur, de cette laideur et de cette pureté lumineuse, ce corps de chair se sent dévoré du feu de l'enfer ou transporté par l'héroïsme et la beauté, où est la vérité ? Dieu seul le sait, ou le diable, mais j'imagine qu'ils sont tous deux également stupéfaits.

Certains jours, mon esprit est comme un vitrail à travers lequel j'aperçois des beautés merveilleuses et fantastiques, des formes splendides, des couleurs follement riches ; à d'autres jours, je ne vois qu'à travers des glaces ternes et grises un amas d'immondices qui s'appelle la Vie.

Si nous pouvions pénétrer en nous-mêmes et en extraire des pensées comme le plongeur ramène les perles à la surface — précieuses perles enfermées dans le silence des coquilles comme nos pensées sont enfouies dans les profondeurs de notre subconscient !

Après le long combat livré pour garder intacte mon école, seule, le cœur las, découragée, je désirais retourner à Paris, où il me serait possible de tirer quelque argent de ma propriété. Mary, qui revenait d'Europe, me téléphona du Billmore. Je la mis au courant de mon état et elle me dit : « Mon grand ami, Gordon Selfridge, part demain. Si je lui demande, je suis sûre qu'il prendra votre billet. »

J'étais si lasse de lutter, si excédée de mon séjour en Amérique, que j'accueillis l'idée avec joie ; le lendemain matin je quittais New-York. Mais la malchance me poursuivait ; la première nuit, me promenant sur le pont, toutes lumières éteintes à cause de la guerre, je tombai dans une ouverture du pont d'une hauteur de quinze pieds environ et me blessai sérieusement. Gordon Selfridge mit très galamment à ma disposition pour le voyage sa cabine et son amitié, et fut en vérité aussi bon pour moi que charmant. Je lui rappelai ma première visite, seize ans plus tôt, quand, petite fille affamée, j'étais venue lui demander de me prêter de l'argent pour m'acheter une tunique de danse.

Pour la première fois je rencontrais un homme d'action. J'étais étonnée de la correction de sa vie en comparaison des artistes et des rêveurs que j'avais connus ; il aurait presque pu être d'un autre sexe, tant mes amants, à côté de lui, semblaient efféminés.

J'étais toujours en la société d'hommes plus ou moins neurasthéniques, qui passaient sous l'empire de la boisson du plus profond désespoir à une joie soudaine, tandis que Selfridge avait la plus extraordinaire, la plus constante gaieté que j'aie jamais rencontrée, et comme il ne buvait jamais une goutte de vin, ma surprise était extrême, car je n'avais jamais pu imaginer que la vie en elle-même pût paraître une chose agréable. Il m'a toujours semblé que l'avenir ne contenait que quelques rares rayons de joie éphémère issus de l'art ou de l'amour, tandis que cet homme trouvait le bonheur dans le simple fait de vivre.

Quand j'arrivai à Londres, souffrant toujours de ma chute, je n'avais pas assez d'argent pour continuer sur Paris ; je pris donc un logement dans Duke Street, et télégraphiai à différents amis de Paris, mais je ne reçus aucune réponse, probablement à cause de la guerre. Je passai quelques semaines terribles et sombres dans ce triste appartement, complètement

à la dérive. Seule et malade, sans un sou, mon école détruite et cette interminable guerre, qui semblait devoir durer toujours ! J'avais pris l'habitude de m'asseoir la nuit près de la fenêtre, sans lumière et de suivre les raids aériens ; je souhaitais qu'une bombe tombât sur moi et mît fin à ma détresse. Le suicide est si tentant ! J'y ai souvent pensé, je l'ai même parfois essayé, mais quelque chose me retenait. Si l'on trouvait chez les pharmaciens des pilules de mort, comme on trouve des seringues de Pravaz, j' imagine que tous les intellectuels disparaîtraient en une nuit...

Je câblai en vain à L... et ne reçus aucune réponse. Un impresario avait organisé quelques représentations pour mes élèves, qui désiraient faire une carrière en Amérique. Elles voyagèrent par la suite sous le nom de Danseuses d'Isadora Duncan, mais rien ne me revint sur les bénéfices de ces tournées. Je me trouvais dans une situation désespérée quand je rencontrai par hasard un homme charmant qui faisait partie de l'ambassade de France. Il vint à mon secours et me ramena à Paris. Je pris une chambre au Palais d'Orsay et j'eus recours à des usuriers pour obtenir les fonds qui m'étaient nécessaires.

Chaque matin, à cinq heures, nous étions éveillés par le brutal bombardement de la Grosse Bertha, digne début sinistre qui continuait par l'annonce de nouvelles terribles du front : mort, carnage, boucherie, remplissaient ces heures misérables et la nuit recommençait le sifflement avertisseur des raids aériens.

Un heureux souvenir de cette époque est ma rencontre du fameux « as » Garros dans une maison amie, un soir ; il joua Chopin et je dansai ; puis il me ramena à l'hôtel, à pied, de Passy au quai d'Orsay. Il y avait, à ce moment-là, un raid aérien que nous suivîmes des yeux, et sous lequel je dansai, place de la Concorde ; assis sur le rebord d'un bassin de fontaine, Garros m'applaudissait, ses mélancoliques yeux noirs éclairés par les fusées qui tombaient tout près de nous. Il me dit pendant cette nuit qu'il ne cherchait et désirait que la mort. Peu de temps après, l'ange des Héros vint le chercher et l'emporta bien loin, bien loin de cette vie qu'il n'aimait pas.

Les jours passaient dans une affreuse monotonie. J'aurais volontiers été infirmière, mais je compris la futilité de me mettre sur les rangs quand les candidates



attendaient déjà en files serrées. Je décidai donc de retourner à mon art, quoique mon cœur fût si lourd que je me demandais si mes pieds pourraient en supporter le poids.

Il y a un chant de Wagner que j'aime : c'est l'*Ange*. Il montre une âme triste et désolée que visite un ange de lumière; c'est un ange de lumière qui pénétra dans mes ténèbres quand Walter Rummel, le pianiste, vint me voir avec un de ses amis. Lorsqu'il entra, je crus voir l'image du jeune Liszt descendre de son cadre, si grand, si mince, avec un front immense et des yeux comme des sources de lumière. Il joua pour moi. Je l'appelai mon archange. Nous travaillâmes dans le foyer du théâtre que Réjane avait gracieusement mis à ma disposition, et pendant les bombardements de la grosse Bertha, et parmi l'écho des nouvelles de la guerre, il me jouait *Les Pensées de Dieu dans la solitude* de Liszt et *Saint François parlant aux oiseaux*; je composai de nouvelles danses inspirées par ces morceaux, danses tout inspirées de prière, de douceur et de lumière; et une fois de plus mon esprit revint à la vie, ressuscité par les mélodies célestes qui chantaient sous ses doigts. Ce fut le commencement du plus sacré et du plus pur amour de ma vie.

Personne n'a jamais joué de Liszt comme mon archange, parce qu'il était visionnaire. Il voyait par delà les notes écrites le sens profond du délire, du délire qui s'entretient quotidiennement avec les anges.

Il était toute douceur et toute bonté, et cependant la passion brûlait en lui. Il exécutait les actes d'amour dans un délire qui s'imposait à lui. Ses nerfs le consumaient malgré son âme rebelle. Il ne donnait pas libre cours à la passion avec l'ardeur spontanée de la jeunesse; son aversion, au contraire, était aussi évidente que le désir irrésistible qui le possédait. Il était comme un saint qui aurait dansé sur un brasier de charbons ardents. Aimer un tel homme est aussi dangereux que difficile. L'aversion de l'amour peut facilement se transformer en haine contre l'agresseur.

Qu'il est étrange, qu'il est terrible d'atteindre un être humain à travers l'enveloppe de la chair et de trouver une âme — à travers cette enveloppe de chair de rencontrer le plaisir, la sensation, l'illusion! Ah! par dessus tout, l'illusion de ce que les hommes appellent le Bonheur — à travers l'enveloppe de chair, à travers l'apparence, l'illusion de trouver ce que les hommes appellent l'Amour.

Le lecteur ne doit pas oublier que ces mémoires portent sur de nombreuses années, et que chaque fois qu'un nouvel amour venait à moi, sous la forme d'un démon ou d'un ange, ou simplement d'un homme, je croyais

que le dernier était le seul que j'attendais depuis longtemps, que cet amour serait la résurrection définitive de ma vie. Mais l'amour n'apporte-t-il pas toujours cette certitude? Chacune de mes histoires d'amour aurait pu faire un roman ; elles se terminèrent toutes mal. J'ai toujours attendu celle qui se terminerait bien, ou plutôt qui durerait toujours, toujours — comme au cinéma.

Le miracle de l'amour est la variété des thèmes et des clés dont il dispose ; l'amour d'un homme comparé à celui d'un autre peut être aussi différent que le sont la musique de Beethoven et celle de Puccini, la femme est l'instrument qui vibre sous les doigts de ces joueurs mélodieux. Une femme qui n'a connu qu'un homme est comme quelqu'un qui n'a jamais entendu qu'un genre de musique.

L'été s'avavançait et nous cherchâmes une retraite tranquille dans le Midi. Là, près du port de Saint-Jean, au cap Ferrat, dans un hôtel presque désert, nous installâmes notre studio dans un garage vide, et toute la journée et tous les soirs, il jouait une musique céleste et je dansais.

Quelle période divine ! Embellie par mon archange, entourée par la mer, ma vie était toute musique. J'étais heureuse comme les élus du rêve catholique envolés vers le ciel. Quel balancier que la vie ! Plus la souffrance est profonde, et plus haute est l'extase, plus on s'enfonce dans la tristesse, mieux on rebondit vers la joie !

De temps en temps nous sortions de notre retraite pour donner une représentation au bénéfice de ces malheureux ou un concert pour les blessés, mais le plus souvent, nous étions seuls, et à travers la musique et l'amour — à travers l'amour et la musique — mon âme habitait les plus hauts sommets du bonheur.

Dans une villa voisine vivaient un vénérable prêtre et sa sœur, M^{me} Giraldy. Il avait été Père Blanc dans le Sud-Africain. Ils étaient nos seuls amis, et je dansais souvent pour eux la sainte musique de Liszt. Mais, vers la fin de cet été, nous trouvâmes un studio à Nice, et quand l'Armistice fut proclamé, nous retournâmes à Paris.

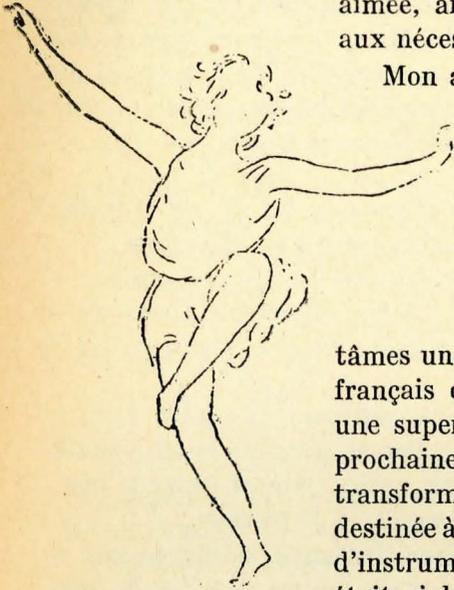
La guerre était finie. Nous assistâmes au défilé de la Victoire sous l'Arc-de-Triomphe. Récemment, dans un salon parisien, j'entendis un jeune poète déclamer des vers à sa bien-aimée. Parmi d'autres vers jaillirent ces mots : « Ah ! cet Arc-de-Triomphe de tes jambes ! »

Nous vîmes donc la victoire défilé sous l'Arc-de-Triomphe et nous criâmes : « Le monde est sauvé ». Alors nous étions tous poètes. Hélas ! le Poète à son réveil songe au pain et au fromage dont a besoin sa bien-

aimée, ainsi le monde ne s'éveilla que pour penser aux nécessités commerciales.

Mon archange me prit la main et nous allâmes à Bellevue. La maison tombait en ruines « Pourquoi ne la reconstruirions-nous pas? » Et nous passâmes des mois trompeurs à nous efforcer de trouver les fonds pour cette tâche impossible.

A la fin, nous fûmes persuadés de l'impossibilité d'aboutir et nous acceptâmes une offre raisonnable d'achat du gouvernement français qui jugeait que cette grande maison ferait une superbe usine à gaz asphyxiants en vue de la prochaine guerre. Après avoir vu mon Dionysion transformé en un hôpital pour les blessés, j'étais destinée à l'abandonner pour qu'il devînt une fabrique d'instruments de guerre. Quel dommage ! La vue était si belle !



Quand la vente en fut accomplie et la monnaie en banque, j'achetai une maison rue de la Pompe ; cette maison était l'ancienne Salle Beethoven ; j'y fis mon studio.

Mon archange avait un sens exquis de la pitié délicate. Il comprenait tout le chagrin qui rendait mon cœur si lourd et qui me valait tant de nuits d'insomnie et de larmes. Alors, il me regardait avec des yeux si pleins de tendresse et de lumière que mon âme était réconfortée.

Dans notre studio nos deux arts se mêlaient d'une manière merveilleuse. Sous l'influence de son amour ma danse se spiritualisait. Il fut le premier à m'initier à la pleine spiritualité des ouvrages de Franz Liszt dont nous composâmes un récital entier. Dans cette tranquille salle de musique de la salle Beethoven, je commençai aussi les études de quelques grandes fresques en mouvement et en lumière, que je voulais tirer de *Parsifal*.

Nous passâmes là des heures bénies, nos âmes amies portées par la force mystérieuse qui nous possédait. Souvent pendant que je dansais et qu'il jouait, tandis que j'élevais les bras et que mon âme s'échappait de mon corps dans la longue envolée des accords argentés du Graal, il nous semblait que nous avions créé une entité spirituelle distincte de nous, et pendant que les sons et les gestes s'envolaient vers l'Infini, un autre écho nous répondait d'en haut.

Dans la force psychique de ce moment musical, nos deux esprits accordés dans la sainte énergie de l'amour, nous étions à la frontière d'un autre monde. Nos auditeurs sentaient la force de ce pouvoir combiné, et souvent flottait dans la salle une atmosphère morale curieuse que je ne connaissais pas avant. Si, mon archange et moi, nous avions poursuivi plus loin nos études, sans doute serions-nous arrivés à la création spontanée de mouvements d'une telle force spirituelle que nous aurions apporté une révélation au monde. Comme il est navrant qu'une passion terrestre ait mis fin à cette sainte poursuite de la beauté la plus haute. Car, ainsi que dans la légende l'homme n'est jamais satisfait, il ouvre la porte à la mauvaise fée qui introduit toutes sortes de peines, ainsi, au lieu de me contenter de jouir du bonheur que j'avais trouvé, mon désir de reconstruire mon école me reprit et je câblai à mes élèves restées en Amérique.

Lorsqu'elles me rejoignirent, je rassemblai quelques fidèles amis et je leur dis : « Allons à Athènes, vers l'Acropole. car nous pouvons encore fonder une école en Grèce. »

Comme les intentions sont mal interprétées ! Un journaliste du *New Yorker* parla de ce projet en disant : « Son extravagance ne connaissait pas de bornes... et, commençant à Venise, elle est allée jusqu'à Athènes. »

Hélas ! mes élèves arrivèrent, jeunes, jolies et auréolées par le succès. Mon Archange les vit et tomba : il tomba amoureux de l'une d'elles.

Comment décrire ce voyage qui fut pour moi le calvaire de l'amour ? Au Lido, où nous séjournâmes quelques semaines, puis sur le bateau qui nous menait en Grèce, j'acquis l'assurance de cette passion qui me gâta à jamais la vue de l'Acropole au clair de lune ; nos étapes furent les stations de mon calvaire d'amour.

A notre arrivée à Athènes, tout semblait sourire à mon école. Grâce à l'amabilité de Venizelos, le Zappéion fut mis à ma disposition. Nous y installâmes notre studio et j'y travaillai chaque matin avec mes élèves, m'efforçant de leur inspirer une danse digne de l'Acropole. J'avais conçu le projet d'entraîner un millier d'enfants pour de grandes fêtes dionysiennes que nous devions monter dans le Stade.

Chaque jour, nous allions à l'Acropole, et me souvenant de la première visite que j'y avais faite en 1904, c'était pour moi un spectacle infiniment émouvant que de voir les formes juvéniles de mes élèves réalisant maintenant, par leurs danses, une part au moins du rêve que j'avais fait quinze ans auparavant. Maintenant que tout semblait indiquer que la guerre était

finie, j'allais enfin pouvoir créer mon École si longtemps souhaitée à Athènes.

Mes élèves, qui étaient arrivées d'Amérique avec une certaine affectation et un certain maniérisme qui me déplaisaient, les perdirent bientôt sous le radieux ciel d'Athènes, devant le spectacle infiniment vivifiant des montagnes, de la mer et de l'Art.

Le peintre Edward Steichen, qui faisait partie de notre groupe, fit des études ravissantes de l'Acropole et du théâtre de Dionysios qui annonçaient déjà les visions splendides que j'avais hâte de créer en Grèce.

Nous trouvâmes Kopamos en ruines, habité par des bergères et leurs troupeaux de chèvres de montagnes, mais, intrépide, je décidai de déblayer le sol et de rebâtir la maison. On se mit à l'ouvrage sur-le-champ. Les décombres accumulés pendant des années furent enlevés, et un jeune architecte se chargea de placer des portes, des fenêtres et un toit. Nous étendîmes un tapis de danse dans la haute pièce commune : un piano y fut même apporté. Là, chaque après-midi, avec la vue somptueuse du soleil qui se couchait derrière l'Acropole, répandant sur la mer ses rayons de pourpre et d'or, mon archange nous jouait une musique magnifique et chaude : du Bach, du Beethoven, du Wagner, du Liszt. Dans la fraîcheur des soirs nous couronnions nos fronts de pâles fleurs de jasmin que les petits Athéniens vendent dans les rues, et nous allions au Cap Phalène dîner au bord de la mer.

Mon archange, parmi cette troupe de jeunes femmes couronnées de fleurs, ressemblait à Parsifal dans le jardin de Kundry ; mais je commençai à remarquer dans son regard une expression nouvelle, plus terrestre que céleste. J'avais cru notre amour tellement invulnérable derrière ses remparts spirituels qu'il me fallut un certain temps pour que la vérité s'imposât à moi, pour que je visse que les ailes étincelantes de mon archange s'étaient transformées en deux bras ardents capables de saisir et d'êtreindre un corps de Dryade. Toute mon expérience ne me servit à rien ; le choc fut terrible. Alors une souffrance insupportable me posséda : malgré moi j'épiais les signes de leur amour grandissant et je sentais parfois avec horreur s'éveiller en moi un démon qui ressemblait au démon du meurtre. Un soir, au coucher du soleil, alors que mon archange, qui de plus en plus ressemblait à un être humain, venait de finir la grande marche du *Götterdämmerung*, et que les dernières notes s'envolaient pour se mêler aux rayons de pourpre du soleil, je vis soudain la rencontre de leurs regards, brillant d'une flamme égale dans la rougeur du crépuscule.

Je fus saisie d'une telle fureur que j'en demeurai moi-même épouvantée ; je me sauvai et toute la nuit j'errai parmi les collines voisines de l'Hymette, en proie à un désespoir frénétique. Certes j'avais déjà connu dans ma vie ce monstre aux yeux verts dont les griffes éveillent les pires souffrances, mais jamais je n'avais ressenti une aussi violente fureur. Je les aimais l'un et l'autre et je les haïssais en même temps, et je commençais à comprendre ces malheureux qui, poursuivis par l'inimaginable torture de la jalousie, donnent la mort à ceux qu'ils aiment.

Afin d'éviter d'en arriver à cette extrémité, je pris avec moi un petit groupe d'élèves et mon ami Edward Steichen ; nous montâmes par la route merveilleuse qui traverse l'antique Thèbes et va jusqu'à Chalois, où je vis les sables d'or sur lesquels je m'étais représenté les vierges de l'Eubée dansant en l'honneur des noces malheureuses d'Iphigénie.

Mais, pour l'instant, toutes les gloires de l'Hellade ne pouvaient détruire le démon infernal qui me possédait, qui me représentait constamment l'image des deux amants laissés à Athènes, qui me rongeaient le cœur et le cerveau comme un acide ; en revenant je les aperçus tous les deux sur le balcon qui s'étendait devant les fenêtres de notre chambre, radieux de jeunesse et d'amour partagé, et je me sentis plus misérable encore.

Je ne puis plus aujourd'hui comprendre une telle possession, mais à ce moment-là, j'étais sa prisonnière, il m'était aussi impossible de lui échapper que de se défaire de la fièvre scarlatine ou de la petite vérole. Cependant, je poursuivais mon enseignement et mes projets d'école à Athènes, dont l'avenir paraissait favorable. Le ministre Venizelos les encourageait, et ils éveillaient chez le peuple d'Athènes un véritable enthousiasme. Un jour nous fûmes invités en l'honneur de Venizelos et du jeune roi à une grande démonstration qui eut lieu au Stade. Cinq mille personnes y prirent part, ainsi que toute l'Église grecque, et quand le jeune roi et Venizelos entrèrent dans le Stade, ils furent l'objet d'une immense ovation. La procession des Patriarches, dans leurs robes de brocart, raides sous leurs broderies d'or et brillant au soleil, fut une vision éblouissante.

Quand j'entrai à mon tour dans le Stade, vêtue de mon peplum aux draperies souples, et suivie par un groupe de vivantes Tanagras, l'aimable Constantin Melas vint à ma rencontre et me présenta une couronne de lauriers, en me disant :

« Vous nous ramenez, Isadora, l'immortelle beauté de Phidias et l'époque de la grandeur de la Grèce. »

Je lui répondis :

« Ah ! aidez-moi à former un millier de danseuses magnifiques qui danseront dans le Stade d'une manière si incomparable que le monde entier viendra ici pour les contempler, étonné et ravi. »

Comme j'achevais ces mots, je remarquai que l'archange tenait avec délices la main de sa bien-aimée; mais je n'éprouvai aucune colère. Que sont les mesquines passions humaines, pensai-je, en face de ma grande vision? Et je les contempalai avec amour en leur pardonnant. Mais le soir même, quand, sur le balcon, je vis leurs deux têtes réunies, se dessinant devant la lune, je redevins la proie de ces mesquines passions humaines : elles firent lever en moi une telle tempête que je m'enfuis au hasard, rêvant d'un suicide digne de Sapho du haut des rochers du Parthénon.

Nul mot ne peut exprimer la souffrance du feu qui me consumait et la douce beauté de ce qui m'entourait ne faisait que rendre mon malheur plus intense. Il ne semblait pas y avoir d'issue à ma situation. Est-ce que les complications d'une passion mortelle pouvaient nous faire abandonner les plans immortels d'une grande collaboration musicale? Pouvais-je davantage renvoyer mon élève de l'école où elle avait été élevée? Et pourtant voir quotidiennement leur amour et me retenir de hurler ma douleur me semblait presque impossible. C'était en fait une impasse. Restait la possibilité de m'élever vers des hauteurs spirituelles dominant tout, mais, malgré mon malheur, l'exercice constant de la danse, et les longues excursions dans la montagne, et l'eau froide de la mer où je nageais tous les jours me donnaient un appétit fort vif, une violence d'émotion terrestre difficile à contrôler.

Ainsi, pendant que je m'efforçais d'enseigner à mes élèves la Beauté, le Calme et l'Harmonie, j'étais intérieurement torturée par le plus mortel tourment. Où cette situation nous aurait-elle conduits? Je ne sais.

Ma seule ressource était de cacher ma peine sous le masque d'une gaieté exagérée et de noyer chaque soir mes souffrances dans les vins capiteux de Grèce, tandis que nous soupions au bord de la mer. Il y avait peut-être une solution plus noble, mais je n'étais pas capable de la trouver. Quoi qu'il en soit, telles sont mes pauvres expériences humaines ; je tente de les transcrire ici. Qu'elles en vailtent ou non la peine, peut-être enseigneront-elles aux autres « ce qu'il ne faut pas faire ». Mais chacun sans doute cherche à éviter les tourments qui le guettent, de la seule façon dont il dispose. Cette situation impossible se termina par un étrange coup du sort ; il suffit de la morsure d'un petit singe malicieux, morsure qui fut fatale à la vie du jeune roi.

Pendant deux jours le petit souverain se maintint entre la vie et la mort, puis vint la triste nouvelle de son décès, suivi d'un soulèvement et d'une révolution tels que le départ de Venizelos et de son parti fut une fois de plus jugé nécessaire. Notre propre départ s'imposa du même coup, car nous étions venus sur l'invitation de l'ancien ministre, et nous fûmes victimes de la situation politique.

Ainsi tout l'argent que j'avais dépensé pour rebâtir Kopamos et pour arranger le studio fut perdu ; nous fûmes tous forcés d'abandonner le rêve de fonder une école à Athènes et nous prîmes le bateau pour retourner à Paris, en passant par Rome.

Quel étrange et inquiétant souvenir me laisse cette dernière visite à Athènes en 1920, et le retour à Paris, et mes tristesses retrouvées, et la séparation finale, et le départ de mon archange et de mon élève qui me quittaient aussi pour toujours. J'avais eu beau être la victime, elle semblait croire le contraire et me reprocha mes sentiments et mon manque de résignation.

Quand enfin je me trouvai seule dans cette maison de la rue de la Pompe, avec sa salle Beethoven toute prête pour la musique de mon archange, mon désespoir fut indescriptible. Je ne pus davantage supporter la vue de la maison dans laquelle j'avais été si heureuse ; j'avais envie de la quitter, de quitter cette terre, car je croyais que le monde et l'amour étaient morts pour moi. Combien de fois au cours d'une existence n'en arrive-t-on pas à cette conclusion ! Pourtant si nous pouvions voir de l'autre côté de la colline, nous apercevriions une vallée de fleurs et de félicité qui nous attend. Tant de femmes surtout s'imaginent qu'après quarante ans la dignité de la vie doit exclure l'amour. Comme elles ont tort ! Quel mystère que de sentir vivre son corps au long de l'étrange voyage que nous faisons ici-bas !
.....

Au printemps de l'année 1921 je reçus le télégramme suivant du gouvernement des Soviets :

« Le gouvernement russe seul peut vous comprendre, venez chez nous : nous ferons votre école. »

D'où venait ce message ? De l'Enfer ! Non — mais de ce qui lui ressemble le plus, de ce qui représente l'enfer en Europe, du gouvernement soviétique de Moscou. Et regardant ma maison vide de mon archange, vide d'espérance et d'amour, je répondis :

« Oui, j'irai en Russie, j'enseignerai vos enfants, à la seule condition que vous me donniez un studio et l'argent indispensable pour travailler. »

La réponse fut « oui » ; un jour donc, je me trouvai à bord d'un bateau sur la Tamise, quittant Londres pour Reval, peut-être pour Moscou.

Avant de quitter Londres, j'allai voir une diseuse de bonne aventure qui me dit : « Vous partez pour un long voyage. Vous aurez d'étranges aventures, vous aurez des soucis, vous vous marierez... »

Au mot de mariage, je l'interrompis en riant : « Moi, moi, qui ai toujours été contre le mariage ! Je ne me marierai jamais. » La sorcière répondit : « Attendez et vous verrez. »

Pendant le voyage j'avais ce sentiment de détachement d'une âme après la mort, qui va vers une autre sphère. Je pensais laisser derrière moi pour toujours les formes de la vie européenne. Je croyais sincèrement que l'état idéal conçu par Platon, Karl Marx et Lénine avait maintenant par quelque miracle été créé sur terre. De toute l'énergie de mon être, déçue dans mes tentatives faites en Europe pour réaliser mes rêves d'art, j'étais prête à pénétrer dans le domaine idéal du communisme.

Je n'avais emporté aucune robe avec moi. Je me voyais passant le reste de ma vie vêtué d'une blouse de flanelle rouge parmi des camarades habillés avec une égale simplicité et remplis d'amour fraternel.

A mesure que le bateau avançait vers le Nord, je regardais derrière moi avec dédain et pitié les vieilles institutions et les vieilles coutumes de l'Europe bourgeoise que je quittais. J'allais être une camarade parmi des camarades, j'allais, suivant un vaste plan, travailler pour cette génération d'hommes. Adieu inégalité, injustice et brutalité du vieux monde qui rendirent mon école impossible.

Quand enfin le bateau arriva, mon cœur eut un grand battement de joie ; voici, pensais-je, le « nouveau monde » magnifique qui vient d'être créé ; voici le « Monde des camarades » ; voici le rêve qui fut conçu dans la tête de Bouddha ; le rêve aperçu à travers les mots du Christ ; voici le rêve qui a été l'espérance suprême de tous les grands artistes ; le rêve que Lénine, par magie, a transformé en réalité, J'entrais maintenant dans ce rêve pour que mon travail et ma vie comptassent désormais parmi les merveilles promises.

Adieu vieux monde ! C'est un Monde Nouveau que je saluais !

ISADORA DUNCAN.

[Les croquis d'Isadora Duncan, par Dunoyer de Segonzac, qui illustrent cet article, sont tirés d'albums publiés vers 1910, et devenus introuvables.]